

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Virginia Pésémapéo Bordeleau, Antonio D'alfonso, Michèle Vinet

Normand Cazelais

Numéro 130, été 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37287ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

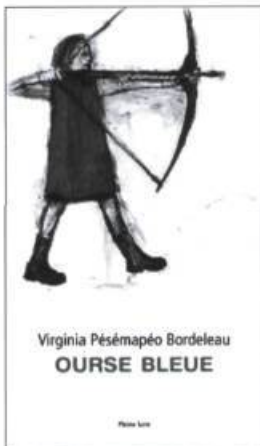
Cazelais, N. (2008). Compte rendu de [Virginia Pésémapéo Bordeleau, Antonio D'alfonso, Michèle Vinet]. *Lettres québécoises*, (130), 29–30.

☆☆☆☆

Virginia Pésémapéo Bordeleau, *Ourse bleue*, Montréal, Pleine lune, collection « Plume », 2007, 204 p., 22,95 \$.

Un roman réussi

Un livre, c'est la rencontre de deux sensibilités, celle de l'auteur et celle du lecteur. Selon les livres, cette rencontre se fait avec plus ou moins de bonheur.



« Ce matin, nous prenons la route de la baie James. J'ignorais que ce voyage me mènerait en des territoires occultés, tapis au fond d'insondables mémoires ataviques. Ce rêve qui m'a sortie du sommeil, un avertissement sans doute. »



VIRGINIA PÉSÉMAPÉO BORDELEAU

Ces quelques lignes, les premières du livre, le résumé. Victoria, dite Ourse bleue, femme d'une cinquantaine d'années, fille aînée d'une mère crie et d'un père mi-métis, mi-« blanc » québécois, retourne au pays de ses ancêtres. Et dans le passé. Les chapitres naviguent entre les mois d'août et septembre 2004 et le début des années soixante. Avec son mari Daniel, elle va de Matagami à Némaska, de Waskaganish à Wimindji, des rives de la Eastmain jusqu'à Pointe-aux-Vents où ils passaient l'été en famille avec des Algonquins. Voyage en des lieux où je suis allé souvent pendant une trentaine d'années...

Au fil de ses rencontres — et de ses rêves —, Victoria reverra son père, ses frères et sœurs, des cousins et cousines, des gens de son clan; elle se souviendra de sa mère, de ses grands-mères, de ses oncles. Par une nuit de camping, elle prend « soudain conscience d'un chagrin endormi ». Et constate : « Ces gens-là me manquent. » Par bribes, elle se fait raconter la disparition du grand-oncle George, parti relever ses pièges en hiver, peut-être tué par l'ogre Koukoudji, happé par des extraterrestres venus en soucoupe volante ou, plus probablement, mangé par les loups. George dont on n'a jamais retrouvé le corps.

Elle apprend également, par son cousin Stanley, elle qui a souvent des rêves, qu'elle « a le don, qui appartient au Grand Mystère, comme quelques *Néde ni ya min* » : elle voit l'invisible, l'intangible dans ses rêves. Au bord de la Rupert, elle rencontre Humbert Mistenapéo, vieux chaman aveugle; il lui révèle que « l'esprit de son ami stagne en attendant une ouverture vers la Lumière ». La mission d'Ourse bleue est donc de retrouver les restes de son grand-oncle « afin de pacifier les membres de sa famille, qu'ils puissent enfin se libérer de ce deuil ».

La langue de Virginia Pésémapéo Bordeleau coule de source. Les descriptions se font par petites touches. Nombre de personnages défilent sous nos yeux, chacun saisi sous des aspects particuliers. L'auteure sait raconter. Elle nous introduit dans des espaces méconnus, nous ouvre à une société vue de l'intérieur, à ses bonheurs



et malheurs, aux capacités humaines de s'adapter à l'environnement, aux premiers émois amoureux, à l'inceste, aux ravages de l'alcool et des bons Oblats de Marie-Immaculée qui savaient — trop bien — s'occuper de très près des écoliers amérindiens.

Elle a des phrases qui s'imprègnent en vous : « Les yeux des hommes, qui me désarment de l'innocence de l'enfance. » « Alors ils démantèlent l'espoir et l'enterrent derrière eux en détournant les yeux. »

Un beau roman.

☆☆ 1/2

Antonio D'Alfonso, *L'aimé*, Montréal, Leméac, 2007, 168 p., 18,95 \$.

Regards de femmes

Les mots, les phrases rutilent comme des pièces de métal au soleil. Le style est élégant. Des images parfois nous saisissent à bras-le-corps. Poète, essayiste, romancier, Antonio D'Alfonso sait écrire. Malheureusement, son plus récent roman se contente d'être un exercice.

L'aimé, c'est Fabrizio Notta, officiellement cinéaste. Trente-trois ans de sa vie, de 1974 à 2007, s'étalent en vingt-cinq courts chapitres correspondant à autant de regards de femmes. Des tranches d'une vie présentées comme les perspectives d'une toile cubiste. Qui est, qui a été Fabrizio Notta, homme de la nuit, homme des lits? Tour à tour et tout à la fois — je cite — séducteur, menteur névrotique, paranoïaque, terroriste du cœur, désaxé, est-il un



ANTONIO D'ALFONSO

Antonio D'Alfonso

L'aimé

LEMÉAC

« amateur de séances d'anatomie amicale »? Ou cet homme que la culpabilité « définit bien »?

Leurs noms? Ofra, Jade, Xénia, Iris, Harriette, entre autres. D'origine belge, ou italienne, libanaise, hongroise, iranienne: une vraie planète. Elles sont ou ont été maîtresses, épouse, fille, aventures passagères; l'une s'est suicidée, d'autres se sont mariées, certaines l'implorent dans leurs lettres ou leurs pensées, s'en souviennent avec tendresse, l'ont abandonné au bord d'une route. Aucune n'est restée insensible à son charme.

Ces témoins intimes auraient exigé plus d'espace. Est-ce question d'étalage, d'énumération ou de parcours à la surface des êtres? Est-ce pour cela que les liens établis entre tous ces personnages m'ont paru pesants? Est-ce pour cela que des clichés (« l'industrie cinématographique contrôlée par des fumistes cupides », par exemple) m'ont semblé plus qu'incongrus?

Désolé, je suis resté à l'extérieur du tableau.

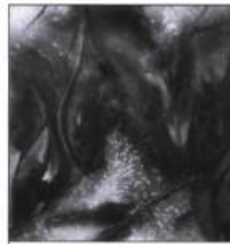
☆☆ 1/2

Michèle Vinet, *Parce que chanter, c'est trop dur*, Sudbury, Prise de parole, 2007, 112 p., 18 \$.

Jeu de mots

Pour croire aux contes de fées, il faut croire aux fées.

Michèle Vinet nous en propose deux. Dans sa « fable contemporaine », nous suivrons Chantale et sa meilleure amie *alter ego* Mirabelle Beau-Belle au cours de leurs vies enchevêtrées. Grandissant toutes deux avec leurs mères monoparentales, elles rencontrent, en faisant du théâtre à l'école secondaire, Pierre et Luc avec lesquels elles vieilliront.



Michèle Vinet
Parce que
chanter
c'est trop dur

parole

« L'enfance ne se quitte pas d'un seul coup. » Le problème, c'est qu'il y a une « petite voix qui refuse de grandir, de mal grandir. Il ne faut pas que grandir soit un empêchement à ses petites folies ». D'autant plus que, « dans les villages comme dans les villes, il y a des enfants qui le demeurent. Il y a des adultes qui ne l'ont jamais été ».

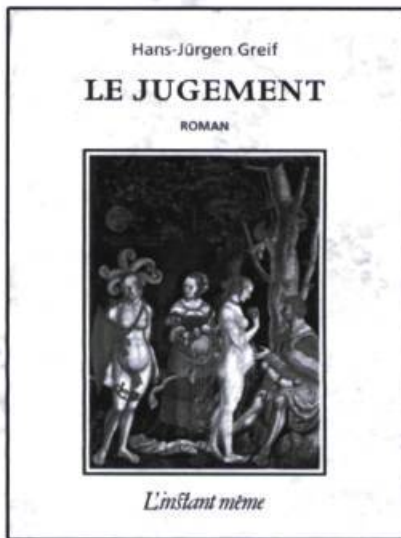
La langue est belle. Et fantaisiste. Elle accepte des traits d'union « par-tout-par-tout ». « On peut tout faire avec des mots. Inventer des choses. » Sauf des chansons : « Ah non. Chanter, c'est trop dur. » Le titre est joli, mais la fable est une plaquette. Michèle Vinet joue avec les mots, sur les mots : « hé-lasse », « dégrandir ». Un peu trop. Les intitulés des chapitres évoquent la musique : *vivace, crescendo, fortissimo, sotto voce*, ils y sont tous. Il ne manque qu'une méchante fée.

On s'attend presque à voir surgir tante Lucille au détour. Tante Lucille, vous vous souvenez?

Je ne crois qu'à moitié aux contes de fées.



MICHÈLE VINET



LE JUGEMENT
Hans-Jürgen Greif
ROMAN
246 pages, 25 \$

Ce roman, c'est l'Europe du début du XVI^e siècle. C'est aussi la vie politique, religieuse et artistique d'une époque qui allait changer le cours de l'histoire. Cette toile, *Le Jugement*, en est le fidèle reflet.

L'instant même
NOUVELLES · ROMANS · ESSAIS